N° 18 Du 13 au 20 Mai 1900

LES PLEBEIENNES

PROPOS D'UN SOLITAIRE

HEBDOMADAIRE

PAR

SÉBASTIEN FAURE



Adresser tout ce qui concerne

LES PLÉBÉIENNES

à M. l'Administrateur,

86. RUE ROCHECHOUART A PARIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE		EXTERIEUR	
Uu An.......,	6 francs.	Un An..,....	8 francs
Six Mois.....	3 —	Six Mois......	4 —

RÉACTION OU REVOLUTION

J'ai rencontré, depuis quelques jours, une foule de gens à allure de croque-morts. La pensée m'était venue d'abord que ces contristés avaient perdu une personne chère et je n'osais leur demander la cause de la tristesse peinte sur leur physionomie, dans la crainte où j'étais de rouvrir une blessure non encore cicatrisée.

Mais je n'eus pas besoin de poser des questions ; les affligés s'empressèrent de me renseigner. Ils pleuraient en effet une perte douloureuse : celle de leurs illusions. La journée du 6 mai avait précipité brutalement celles-ci dans la tombe.

Et c'était une éloquente mimique de désespoir : bras en croix ou vers le ciel, jambes flageolantes, têtes inclinées vers le sol, regards humides et voix trémolisantes ; bref, les attitudes classiques de la tristesse et de l'abattement.

Ces infortunés avaient salué, naguère, avec une joie confiante, l'avènement au Pouvoir du cabinet Waldeck-Rousseau ; ils avaient entonné l'*Alleluia* de la délivrance, à la nouvelle de la grâce accordée au martyr Alfred Dreyfus ; ils avaient chanté à pleins poumons le *Te Deum* de la victoire quand la Haute-Cour prononça contre les artisans principaux de la conspiration Césarienne les peines que l'on sait ; ils avaient enfin considéré comme définitivement réduite à l'impuissance la poussée réactionnaire, du jour où le ministère Waldeck s'était fièrement intitulé : « Gouvernement de défense républicaine ! »

Et voici qu'un formidable grondement de tonnerre était venu les arracher brutalement à leur douce sérénité. Paris, Paris la Ville Lumière, Paris le cerveau de la France, Paris capitale de la Liberté, Paris forteresse de l'Idée

Républicaine, Paris cité desbarricades et des révolutions, Paris briseur de monarchies, démolisseur d'empires, Paris avait prêté une oreille plus que complaisante aux déclamations boursouflées d'un Déroulède, aux appels laxatifs d'un Coppée, aux harangues constipées d'un Lemaître, aux paillasseries séniles d'un Rochefort, aux excommunications haineuses d'un Drumont, aux apostasies intéressées d'un Humbert, et aux stupidités collectives et personnelles des Millevoye, des Dausset, des Syveton, des Méry, des Lepelletier, des Le Menuet, des Galli, des Barillier, des Caron, des Ballière, et de tous ces résidus de réaction et de dictature qui se sont donné rendez-vous dans l'égout collecteur du Nationalisme.

Paris consulté avait abjuré son antique attachement à la Liberté !

Telle était la cause de ces airs déconfits dont le spectacle m'avait frappé.

***

Le succès des Nationalistes, la défaite de leurs adversaires, il serait enfantin, inutile et périlleux de les nier. Le terrain de la lutte était nettement défini ; de part et d'autre on avait pris le soin de déclarer qu'il s'agissait beaucoup moins d'envoyer à l'assemblée communale des administrateurs intègres et compétents que de s'affirmer sur le conflit aigu qui divise les Césariens, les Nationalistes et les Antisémites de ceux qui ne le sont pas. La bataille avait été ardente, furieuse ; et cette circonstance avait souligné l'importance que chaque parti en présence attachait au dénouement

Chose extraordinaire et peut-être unique, phénomène qui dénote toute l'étendue de la débâcle républicaine, la presse gouvernementale elle-même n'a pas dissimulé son douloureux désappointement.

Paris interrogé a donné raison aux Nationalistes, tel est le sens de la journée du 6 mai ; il faut avoir la franchise de le confesser, si pénible que soit cet aveu.

Je n'ai pris aucune part à la mêlée électorale ; je n'ai pas plus accordé mon suffrage que sollicité pour moi-même ou pour un candidat quelconque le suffrage d'autrui. Il n'empêche que je me sente personnellement atteint par le vote de dimanche. Car si, fidèle à mes convictions abstentionnistes, j'ai assisté à ce duel en simple spectateur, s'il est exact que je n'aie été ni un des combattants, ni un des témoins, j'estime que l'enjeu de la partie m'intéresse et que je ne puis rester indifférent à son issue.



La joie des nationalistes me met en méchante humeur ; leur arrogance m'humilie ; les cris de triomphe qu'ils poussent et les airs d'insolente assurance qu'ils affectent me causent une violente irritation. N'ai-je pas — ailleurs que dans le domaine électoral — combattu ces agents de recul ? N'ai-je pas, maintes fois, par la plume, par la parole, par l'action dans la rue et dans les salles de réunion, rompu des lances contre eux ? Ne leur ai-je pas fait, depuis trois ans, une guerre acharnée ? Ne sais-je pas que s'ils devenaient, demain, les arbitres de nos destinées, ils se vengeraient des défaites qu'ils ont essuyées, sur tous les hommes d'intelligence et de tempérament qui, tant de fois, leur ont barré la route ? Ne suis-je pas certain que leur triomphe serait celui de la Prêtraille et de la Soldatesque que je méprise et que je hais ? N'ai-je pas la conviction que leur arrivée aux affaires serait marquée par une recrudescence de répression et un accroissement de servitude ? Enfin, il est de toute évidence — et cette raison vaut a elle seule autant et même plus que toutes les autres — que si la multitude a l'insouciance et la lâcheté

d'accorder sa confiance aux assoiffés de Dictature, aux partisans d'un gouvernement *fort*, aux défenseurs de l'Armée, aux sectaires de l'Eglise, ce sera la preuve indéniable que les idées d'émancipation et les sentiments de révolte que nous vulgarisons, depuis des années, n'ont pas entamé, autant qu'on le peut espérer, le cœur et le cerveau des foules ; ce sera la preuve irréfragable de la redoutable vigueur qu'ont su conserver, en dépit des assauts multiples que nous leur avons livrés, les habitudes antiques de domesticité et les vieilles tendances au respect de la Force ; ce sera la preuve sans contestation possible que les générations humaines sont encore loin, très loin des insubordinations morales et matérielles qui peuvent, seules, assurer leur affranchissement ; ce sera la preuve du nombre infissie que sont les hommes de Progrès, de Liberté, de Raison, et de la majorité écrasante que forment les imbéciles et les esclaves ; ce sera, pour tout dire, la preuve sinon d'une impuissance définitive, du moins d'une impuissance provisoire qui marquera le peu de chemin parcouru et la distance énorme à parcourir.

Voilà à quel point de vue la manifestation électorale de dimanche dernier me touche et est, à mon avis, d'un intérêt palpitant et d'une gravité capitale.

La consultation populaire n'a d'importance que comme notation des courants qui agitent les multitudes. Mais cette notation nous apporte des observations, des faits, des chiffres, dont l'analyse impartiale et rigoureuse doit nous contrister ou nous réjouir.

Eh bien ! Je déclare que t'envisagée sous cet angle, la journée de dimanche me cause quelque tristesse et m'occasionne quelque inquiétude.



Néanmoins, il serait injuste d'exagérer.

Si, du côté gauche comme du côté droit, l'effort eût été

de même intensité, si, sollicitée avec une ardeur égale d'ici et de là, la masse électorale se fût portée vers la droite plutôt que vers la gauche, il y aurait lieu de ne faire, en ces conditions, aucune réserve sur l'exactitude en quelque sorte mathématique de la notation dont je parle.

Mais on peut formellement affirmer qu'il n'y a pas eu — tant s'en faut ! — équivalence dans les ressources d'énergie et d'argent dépensées par les belligérants.

Plusieurs fois, au cours de ces pages hebdomadaires que je rédige rapidement, j'ai cru bon de signaler: et la fiévreuse activité des uns; et la criminelle et dangereuse inertie des autres.

Dès le numéro 6 (du 18 au 25 février 1900) j'écrivais sous ce titre, *Le Parti des agités :*

« Jamais peut-être les Nationalistes ne se sont agités autant « qu'à cette époque. Ils ont perdu — momentanément — Déroulède et Guérin ; mais il s'est présenté une foule de Coppée, de « Lemaître, de Syveton, de Dausset, de Barrès, pour tenir pro- « visoirement les rôles occupés par Guérin et Déroulède dans la tragi-comédie nationaliste ».

C'était un premier avertissement, dont le but était de susciter chez les amis de la Liberté un pareil entrain.

Dans le numéro 13 (du 8 au 15 avril 1900) je revenais sur ce sujet, en insistant sur la nécessité d'opposer à l'incessante propagande des réacteurs une action continue et méthodique. L'article était intitulé : *Où êtes-vous ? Que faites-vous ?* J'en reproduis quelques passages :

« J'ai déjà eu l'occasion de signaler aux lecteurs de ces *Plébéiennes* l'inquiétante activité que déploient les agitateurs antisémites et les propagandistes du Nationalisme.

« Ces « agités » ne s'accordent pas un jour de repos ; ils ne perdent pas une minute; Paris, la banlieue, les grandes et petites villes de province, tout leur est bon. Ils sont ainsi une légion de Coppée, de Lemaître, de Syveton, de Barrès, de Cailly, de Dubuc, de Thiébaud et de Barillier, de Méry et de Jacquey, de Baillière

et de Poirier de Narçay qui promènent de quartier en quartier et de cités en bourgades leurs « Mort aux Juifs » et leurs « Vive l'Armée ! »

....

La propagande verbale de ces commis-voyageurs en Nationa-isme et en Réaction est appuyée par cette Presse, qui, chaque jour, du *Petit Journal* à la *Croix* inonde le pays d'énormes ballots d'où s'échappent à des millions d'exemplaires, le Mensonge et la Stupidité.

« Enfin, sous les vocables les plus variés et les étiquettes les plus diverses, des milliers de groupements se sont constitués sur toute l'étendue du territoire, toile solide, au réseau serré, à laquelle travaillent sansrelâche et avec un esprit de suite incroyable, ces araignées de sacristie et de caserne.

« Etes-vous déjà fatiguées. phalanges de penseurs, de savants, de lettrés, d'hommes de Progrès ? Sont-elles déjà épuisées ces énergies dont vous sembliez devoir être d'autant plus riches que, jusqu'alors, vous les aviez moins dépensées ? Qu'avez-vous fait de ces virilités qui, entrant en lice, paraissaient appelées à assurer la victoire aux militants de la Justice et de la Vérité?

« Savants, penseurs, artistes, lettrés, où êtes-vous, que faites-vous ?

Il ne faut pas se le dissimuler : l'opinion publique est à qui la travaille ; c'est une terre qui appartient à qui la cultive.

« Si les hommes de liberté et d'aveuir l'ont conquise, ils ne pourront la garder qu'à condition de persévérer dans le labeur qui la leur a donnée; s'ils ne la possèdent pas, ils ne la conquerront que s'ils déploient à la gagner plus d'opiniâtreté et de fièvre que l'ennemi. »

Enfin, dans le n° 17 (du 6 mai au 13 courant) sous ce titre, « Déplorable contraste », je disais :

« Les Nationalistes sont infatigables. Ils propagandent étonnamment. Coppée, Lemaître, Dausset, Syveton, Millevoye, Ballière, Barillier, Barrès, Galli, Le Menuet, Gabriel, se multiplient et se prodiguent. Chaque soir, il y a vingt réunions nationalistes dans Paris, autant, pour le moins, en province. Ils répandent à profusion journaux, brochures et feuilles volantes. Les murs sont tapissés de leurs professions de foi, de leurs manifestes, de

eurs déclarations; ils distribuent à domicile des millions de petits papiers pressant bourgeois et ouvriers d'adhérer à leur mouvement et d'appuyer leur effort.

« Pendant ce temps, leurs adversaires — qui semblent épuisés par la précédente campagne — se tournent tranquillement les pouces et comptent béatement sur le Ministère.

« Coupable indifférence, déplorable contraste ! »



On pense bien que ce contraste n'a pas frappé que moi. Les esprits doués de quelque pénétration n'ont pas manqué de s'en émouvoir et les clairvoyants, j'imagine, n'ont pas dû être très étonnés du résultat.

Contrairement à ce qui se produit dans l'action révolutionnaire, où, si peu nombreux qu'ils soient, ceux qui savent ce qu'ils veulent et ne reculent pas devant les initiatives à prendre et les exemples à donner deviennent les maîtres de la situation et déterminent le succès ou l'échec, en matière électorale ce sont les forces numériques hésitantes, les masses flottantes, celles que j'appellerai « de milieu » parce qu'elles sont également éloignées des extrêmes, ce sont ces masses indécises qui, entrant en ligne, apportent avec elles la victoire.

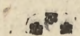
Eh bien ! ces suffrages, on ne les conquiert pas à la dernière heure ; on ne les enlève pas à la baïonnette. Ils représentent des tempéraments qui s'ignorent, des aspirations mal définies, des tendances vagues, des consciences assoupies et méfiantes. On ne peut révéler ces tempéraments à eux-mêmes, préciser ces aspirations, orienter ces tendances, éveiller et rassurer ces consciences, que par un travail d'infiltration lente et graduée.

C'est à ce travail que, depuis des mois et des mois, se sont consacrés les partis qui représentent les forces d'étouffement et les puissances de réaction. La besogne leur était d'autant plus aisée que leur propagande rencontrait

dans les profondeurs de ces masses flottantes de vieux échos en ormis qu'une clameur moyenne réveillait sans effort, et des courants ataviques qu'un rien suffisait à actionner.

Au fond, Paris est resté, en majorité, inconsciemment épris de gloriole et de panache. Il est resté la ville des splendeurs royales et des fêtes patriotiques, la cité des cérémonies mystiques et des démonstrations militaires, la ville des défilés et des processions, des pas redoublés et des cantiques. Paris est demeuré courtisan, religieux, césarien. Ce sont comme des fièvres contractées au temps de la domination des Monarques, des Grands Capitaines et des Prélats. Périodiquement ces fièvres secouent et convulsent la grande ville. Paris est bouleversé présentement par une de ces crises.

C'est par un traitement énergique et prolongé, c'est par des soins éclairés et constants, c'est surtout par une infatigable vigilance à éloigner du malade les docteurs ignares et malintentionnés, que le patient sera sauvé.



A l'heure actuelle, la question se pose entre la Réaction et la Révolution, le Passé et l'Avenir. L'humanité traîne avec elle tout le poids mort d'hier. Si les forces actives de demain ne l'emportent pas, nul ne peut prévoir pour combien de temps la marche de l'espèce humaine sera alourdie, entravée, ralentie, peut-être interrompue.

Il est de l'intérêt de tous ceux qui entendent se diriger d'un pas rapide et sûr vers les horizons de Beauté et de Joie entrevus, de lutter sans ménagements et sans faiblesse, contre les entreprises de l'esprit rétrograde, et d'affirmer hautement leur volonté d'Indépendance et leur idéal de Bien-Etre.

Grâce à cette propagande, menée en dehors de toute préoccupation électorale et contre tout esprit gouvernemental quel qu'il soit — rien plus ne sera à redouter d'un scrutin.

La Liberté vivra et se développera dans les habitudes de chacun, dans les relations de tous. Elle ne sera plus à la merci d'une surprise, d'un guet-apens, d'une faction politique ou d'une conjuration électorale.

LE PROGRÈS !

Les feuilles américaines donnent à leurs lecteurs des indications minutieuses sur un canon géant construit, actuellement, dans l'arsenal de Watervilet, modèle destiné à la défense des côtes. Le *New-York Herald* accompagne la description très détaillée qu'il en donne d'une série de dessins.

Le diamètre de l'âme à la culasse est de 1 pouce ou 48 centimètres. La grosseur totale à la culasse est de 6 pieds 2 pouces, c'est-à-dire 2 mètres 6 centimètres. La longueur du canon est d'environ 17 mètres. Son poids est de 126 tonnes.

Le projectile, long de 1 mètre 92 centimètres, pèsera 2,370 livres et portera une charge de poudre de 1,060 livres. La pression latérale, au moment de la décharge, sera de 36,000 livres par pouce carré. Chaque coup coûtera la modeste somme de 865 dollars ou 4,325 francs.

On a calculé que la portée serait étonnante. Elle atteindrait 20 milles marins, soit environ 35 kilomètres, et, au sommet de sa trajectoire, le projectile s'élèvera à une hauteur de 5 milles, ou 8 kilomètres.

Ce canon géant laisse loin derrière lui ses prédécesseurs dont le plus puissant, soit le « Jubilee Round » anglais, le plus énorme des Krupp, ne dépasse pas une portée de 20 kilomètres.

C'est charmant, n'est-ce pas, de savoir que nous allons vers des temps où l'on pourra cracher la mort sur des hommes se trouvant à une distance de cinquante kilomètres, sans que les montagnes les plus élevées fassent obstacle à cette œuvre de massacre.

Et dire que de magnifiques intelligences, des ressources énormes et des recherches scientifiques, qui pourraient, en s'exerçant sur un objectif de vie, enfanter des merveilles, sont ainsi

consacrées à un but de tuerie ! Dire qu'au lieu d'être un ouvrier de Paix et de Félicité, le Progrès, dans l'état actuel de la civilisation, est le plus souvent appelé à être un ouvrier de Guerre et de Douleur.

Quelle atroce folie ! Et quand finira-t-elle ?

QUAND LE DEVIENT SE FAIT VIEUX...

C'est de Paul de Cassagnac que je parle.

Le duel lui inspire les réflexions suivantes :

« Je ne vois aucune nécessité, aucune, à rendre le duel plus sérieux.

« A chacun d'en prendre son aune !

« S'il est grotesque, tant pis !

« Il est moins fâcheux d'en rire que d'en pleurer.

« Le meilleur remède contre le duel, le seul, c'est la réforme des mœurs.

« On ne se bat pas en Angleterre, en Russie et dans beaucoup d'autres pays où, sans être moins brave, on possède davantage le sentiment de la vraie dignité humaine.

« On se bat beaucoup moins en France déjà.

« C'est un progrès qui s'accentuera, mais lentement, et il fau savoir s'en contenter. »

Pour une fois, le directeur de l'*Autorité* a raison.

Cassagnac a soixante ans. Il s'amende; car il fut un des plus enragés duellistes de ce temps. Perclus de rhumatismes, à présent, et sa vue ayant considérablement baissé, le fougueux bonapartiste est devenu incapable de tenir une épée ou un pistolet.

De là son dédain pour le duel.

Ces vieux débris sont tous les mêmes. Quand, après avoir fait aussi longtemps qu'ils l'ont pu une noce à tout casser, ils sont vissés à leur chaise percée, quand, a force de s'être époumonés en *cocoricos*, ces coqs deviennent aphones en vieillissant, ils émettent des conseils de vertu et de modération à l'usage de la jeunesse : voyez Bérenger.

Le dicton est exact : « Quand le Diable devient vieux, il se « fait ermite ».

EN COUR D'APPEL

Je suis assigné à comparaître le mardi 15 courant, à onze heures du matin, à l'audience de la Cour d'appel de Paris, Chambre des appels de police correctionnelle.

J'ai été condamné à deux mois de prison pour provocation à un attroupement. J'ai interjeté appel. En appel, cet arrêt a été confirmé par défaut le 13 février dernier ; ce jugement par défaut m'a été signifié le 7 avril ; j'ai formé opposition le 12 avril, et me voici de nouveau afsigné pour le 15 courant.

On voit que le Parquet n'a pas mis à en arriver là son habituelle lenteur.

Je comparaîtrai mardi, assisté de Me Justal.

LA PRESSE ET LES ÉLECTIONS

Je me suis imposé, cette semaine, la corvée de lire tous les journaux quotidiens ; je voulais me renseigner sur l'attitude que prend chacun d'eux à l'égard des élections municipales. J'ai constaté, avec regret bien que sans étonnement, que du premier au dernier, tous, absolument tous, conseillent de voter.

La plupart font campagne en faveur de candidats désignés ; d'autres se bornent à recommander en bloc les candidatures s'éloignant de tel programme et s'inspirant du programme opposé.

Pas un ne préconise l'abstention.

La presse *toute entière* est donc parlementaire.

Je connais un journal qui eût fait exception à cette règle. Il a disparu il y a cinq mois. Il s'appelait Le *Journal du Peuple*. Il était le seul organe révolutionnaire. Il en est mort.

LA MORALE OUTRAGÉE

Deux pauvres diables : Jean le Poudre et Marie Roclens s'étaient rencontrés sur l'avenue de Paris, à Saint-Denis. Ils étaient aussi dénués d'argent que riches de désirs.

Et puis, c'était le printemps ;

Bras dessus, bras dessous, les yeux dans les yeux, ils se

dirigèrent vers le plus proche terrain vague, et là, sous l'émoustillante caresse du soleil couchant, ils s'aimèrent..... et se le prouvèrent.

Or, il paraît que cent cinquante personnes environ avaient eu la curiosité de suivre le couple enlacé et d'assister au sacrifice que, en pleine nature, Marie et Jean offrirent à Vénus.

Survint un homme de police qui condisit au poste les deux sacrificateurs; et, l'autre jour, la 11e chambre correctionnelle a condamné Jean le Poudré à deux mois de prison et Marie Roclens à quatre mois de la même peine.

Puisque la morale outragée exigeait, selon ces Messieurs de la 11e chambre, que six mois d'emprisonnement fussent infligés aux délinquants, c'est entre les cent cinquante spectateurs qu'il fallait les répartir. Chacun n'eût été privé de liberté que pendant un peu plus de vingt-quatre heures, et puisque ces curieux avaient voulu s'offrir cette « vue », *a l'œil* c'était le moins qu'ils payassent ainsi.

A CITER

On me signale, du département du Var, deux cas remarquables d'abstention électorale : Puget-Ville et Brignolles.

Dans ces deux communes, pas de liste de candidats. A Brignolles, pas de votants ; à Puget-Ville, suffrages exprimés : 17 sur 555 électeurs inscrits.

Naturellement, le bureau n'a pu être constitué ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux localités.

Ces communes heureuses ont la bonne fortune de ne pas voir s'ajouter aux causes générales de discorde les motifs particuliers de haine que fomentent les compétitions politiques.

Ces petites villes ne seront — peut-être — pas administrées, mieux que les autres, au bénéfice de leurs habitants, c'est certain : elles font partie d'un tout administratif et d'un vaste milieu social qui ne souffrent aucune exception. Mais elles ne le seront pas plus mal.

AUX LECTEURS DES " PLÉBÉIENNES

Je trouve très naturel qu'un journal d'idées, une feuille de combat ou de doctrine aient recours à leurs lecteurs, fassent appel à leur bourse et ouvrent des souscriptions destinées à les soutenir dans leur œuvre de propagande.

Toutefois, bien que je sois extrêmement gêné, je ne veux pas recourir à ces moyens.

LES PLEBEIENNES se vendent ; elles vivent, elles vivront ; je m'en porte garant.

Mais il est une manière d'aplanir très notablement les grosses difficultés du début : c'est de s'abonner soi-même et de recueillir dans son entourage des abonnements.

Je prie donc toutes les personnes qui me lisent et ont l'intention de continuer à me lire, toutes celles qui apprécient la propagande que peut faire cette publication et qui désirent en favoriser l'extension, je prie ces personnes d'envoyer, AU PLUS TOT, à l'administration des « Plébéiennes » le montant de leur abonnement. Elles en trouveront les conditions à la dernière page.

L'abonnement présente de multiples et sérieux avantages : 1° en supprimant les intermédiaires, il fait rentrer à l'Administration le produit intégral de la vente ; 2° il permet de régler le tirage d'une façon bien plus précise que l'achat au numéro forcément capricieux ; 3° il met à la disposition de l'Administration, en une seule fois, une somme équivalente à celle qui, par la vente au numéro, ne lui rentre qu'en six mois ou un an ; 4° il lui assure des rentrées fixes sur lesquelles elle peut compter ; 5° il garantit au souscripteur la réception régulière — quoi qu'il arrive — des « Plébéiennes ».

Ces avantages, bon nombre de mes lecteurs les ont déjà compris, puisquils ont envoyé leur abonnement. J'insiste auprès de ceux q ne l'ont pas encore fait et peuvent le faire.

Qu'ils n'aient aucune crainte : les PLEBEIENNES ne cesseront pas leur publication. Ils peuvent avoir confiance en moi. Ce n'est pas un don, c'est une sorte d'avance que je leur demande.

Je compte bien qu'ils ne me refuseront ni cet encouragement, ni cette marque de confiance, ni ce témoignage de sympathie.

Tout abonnement qui parviendra à l'Administration jusqu'au 15 Avril 1900 donnera droit à l'envoi gratuit de tout ce qui aura paru des PLEBEIENNES.

LES PLÉBÉIENNES, Ier VOLUME, Ier TRIMESTR

Nous tenons à la disposition de tous nos amis et lecteurs les treize premiers numéros des Plébéïennes.

Brochés, ces treize premiers numéros forment un très joli volume de 208 pages.

Le prix de ce volume est de 75 centimes, pris en nos bureaux, 1 franc par la poste, franco, *à domicile.*

Prière d'adresser la demande à M. l'administrateur des Plébéïennes, *86, rue Rochechouart, à Paris. Toute demande doit être accompagnée du prix de la commande en timbres ou en mandat.*

Nous ne possédons qu'un nombre limité de ces « collections en volume ». En conséquence, les camarades sont priés de nous faire parvenir au plus tôt leur demande, s'ils veulent pas s'exposer à arriver trop tard.

Le Rédacteur-Gérant : S. FAURE
Imprimerie Française, 123, rue Montmartre, Paris.— J. DANGON